

CARCO PARLE
DE L'HOMME TRAQUÉ

— *Abordons, maintenant, l'Homme traqué. Comment avez-vous eu l'idée d'écrire ce livre ?*

— *J'habitais Montmartre. Et chaque fois que j'empruntais le raidillon de la rue Tholozé pour gagner le sommet de la Butte, j'apercevais, à gauche, dans le sous-sol d'une boulangerie, un geindre qui enfournait ou défournait des pains. Il était tard. Une grande lumière montait du soupirail.*

— *Rue Tholozé ?*

— *Certainement. A l'angle de la rue des Abbesses, en face du bureau de tabac. Et cette lumière, vers trois ou quatre heures du matin, m'attirait, me fascinait. Des filles qui rentraient se coucher s'arrêtaient devant le fournil.*

— *Vous avez cependant situé votre roman aux Halles ?*

— *C'est mon droit. Vous venez de me demander comment j'ai eu l'idée de l'Homme traqué. Je vous réponds. La présence du geindre dans le fournil du bas de la rue Tholozé m'a fourni le décor, le cadre*

L'HOMME TRAQUÉ

de mon récit. Je n'ai fait par la suite que le transposer dans le quartier des Halles.

— Ah! Très bien.

— Les filles jetaient des sous dans le fournil. Et le geindre, après les avoir ramassés et comptés, criait : « Enlève ! » Elles tiraient aussitôt de leurs sacs une ficelle qui descendait le long du mur, comme une araignée au bout de son fil. Croyez-moi... cette image de l'araignée est à l'origine du roman. Elle avait fini par m'halluciner. Et quand les filles remontaient leur ficelle à l'extrémité de laquelle se balançait un morceau de pain chaud, il me semblait qu'une opération mystérieuse venait de s'accomplir, grâce à de louches complications. Il suffit souvent d'une image, plus ou moins suggestive, pour mettre en marche le mécanisme secret d'une œuvre littéraire. Je l'ai d'ailleurs expliqué de mon mieux dans un livre de souvenirs : A voix basse. C'est à cette mise en marche que je dois d'être romancier. J'étais soldat à Lyon... mais écoutez... Je cherchais à louer une chambre.

J'adore Lyon. On y respire une atmosphère pluvieuse et nostalgique à travers laquelle tout, fréquemment, revêt des airs d'apparition. Le roulement des trams et des voitures y entretient, dans deux ou trois grandes artères principales, une animation de ville maritime que les cris des remorqueurs, l'humidité des murs et des trottoirs, le brouillard, la grisaille des quais, les mouettes, l'eau glauque contribuent à

L'HOMME TRAQUÉ

accentuer. D'autres jours, où qu'on aille, certains quartiers avec leurs rues profondes, bordées de noires bâtisses, leurs échoppes, leurs buvettes, leurs cours obscures où les trompettes des chands d'habits et des rempailleurs de chaises résonnent douloureusement, procurent l'impression d'on ne sait quelle cité fantôme, à mi-chemin du film et du cauchemar.

— *Très Homme traqué, ce préambule !*

— *Je m'étais arrêté devant une porte ; j'en avais tiré le cordon. La porte s'ouvrit.*

« Entrez ! C'est pour la chambre ?... J'arrive ! » glapit une voix. Puis s'adressant à une espèce de naine qui avait refermé le battant derrière moi :

« Voyons, prie monsieur de s'asseoir. Entends-tu ? »

L'interpellée me guida vers une pièce qui servait de salle à manger mais dans laquelle se trouvait un lit en acajou et je m'aperçus que la malheureuse naine devait être muette... Elle avait avancé une chaise au milieu de la pièce et me contemplait, l'air béat.

« Ma femme va vous recevoir », dit tout à coup un troisième personnage auquel je n'avais pas pris garde et qui se trouvait près de la fenêtre dans un fauteuil.

L'homme portait une calotte de drap noir, un châle de même couleur, des mitaines et, de l'endroit où on l'avait placé, il regardait attentivement le mouvement de la rue. Un canari déteint sautillait sans arrêt entre les barreaux de sa cage accrochée à la suspen-

L'HOMME TRAQUÉ

sion. C'était étrange. J'avais la sensation de découvrir un univers dont je n'avais pas même soupçonné l'existence.

Au-dessus de la cheminée à la prussienne, une glace reflétait la lumière de cet intérieur figé comme par enchantement d'où l'oiseau tentait en vain de s'échapper. Une photo dans un cadre de peluche montrait un couple constitué probablement par le malheureux aux mitaines et la femme qui avait crié : « J'arrive ! » sans arriver. Ils avaient été jeunes, l'un et l'autre, confiants, optimistes. Et la vie s'était écoulée, leur donnant pour fille l'infirmière qui, tout à l'heure, m'avait ouvert la porte. Un second cadre contenait le portrait d'un soldat dont on distinguait mal le visage, l'uniforme. Deux épaulettes jaunes, la médaille militaire, un écusson de régiment, composaient sous une plaque de verre un vague ensemble de panoplie.

« Il est mort au Tonkin. Un brave gône ! »

— *Cette visite m'avait troublé. Qui sont ces gens ? me demandais-je. Comment vivent-ils ? Et quelle singulière succession de malheurs ! Le fils tué au Tonkin, la fille idiote, le mari impotent ! Pauvre femme ! En même temps je me disais que pour que tout un monde nouveau me fût ouvert, il avait suffi de sonner à une porte, d'entrer, de regarder, d'entendre. Aussitôt, comme dans un roman, je rencontrais des personnages, j'assistais à leur vie quotidienne, telle*

L'HOMME TRAQUÉ

qu'elle se déroulait vraiment sans qu'aucun d'eux tri-chât ou se composât une attitude.

Qu'en dites-vous, Manoll?

— Mes compliments. Il ne manque au tableau qu'un orgue de Barbarie au fond d'une cour gluante...

— Pourquoi pas? On chantait à l'époque...

Sous les ponts de Paris,
Lorsque descend la nuit,
Tout' sort' de gens se défilent en cachette
Et sont heureux de trouver une couchette.
Hôtel des courants d'airs,
Où l'on ne pay' pas cher,
L'parfum et l'eau c'est à l'œil, mon marquis,
Sous les ponts de Paris...

— Mais Lampieur, le héros de l'Homme traqué, d'où vient-il? De quelles profondeurs troubles, de quel monde souterrain?

— Il vient de l'Equipe. C'est un peu le frère de Bouve, l'assassin. Je l'ai contemplé bien des fois, torse nu, dans le fournil en contrebas de la rue : un être obscur, élémentaire, qui n'a pris conscience du crime qu'il a commis que par la peur d'abord d'être dénoncé à la police puis par la pitié, la rancune, la colère qu'il éprouve pour une fille dont les allées et venues autour de la boulangerie l'angoissent, l'épouvantent.

L'HOMME TRAQUÉ

— *Cette fille avait naturellement jeté des sous dans le fournil ?*

— *Des sous et la ficelle.*

— *Et Lampieur n'était pas là ?*

— *Non. Il accomplissait un meurtre. Léontine avait donc, sans le vouloir, découvert un secret qu'elle pouvait révéler. Il n'y a que cela dans l'Homme traqué. Un conte de Gorki m'avait laissé le souvenir d'un fournil où, chaque soir, une jeune prostituée descend se chauffer. Ce souvenir m'est demeuré présent à la mémoire. Il me hante encore chaque fois que je passe, la nuit, rue Tholozé.*

Extrait de Francis Carco vous parle...

© 1953, Editions Denoël,

« Dans la série des Entretiens
de la Radiodiffusion française ».

Francis Carco est né à Nouméa (Nouvelle-Calédonie) le 3 juillet 1886. Poète, conteur, critique, auteur dramatique et romancier, sa jeunesse s'écoule au milieu de la bohème du Quartier latin et de la butte Montmartre.

En 1923, l'Académie française lui décerne le Grand Prix du roman pour *l'Homme traqué*. En 1937, il est élu membre de l'Académie Goncourt.

Il meurt à Paris en 1958.